



## **Washington Cucurto** ***L'Homme au Casque Bleu*** **Traduzione di Alice Be**

Washington Cucurto, hétéronyme de l'auteur argentin Santiago Vega, né en 1973 à Quilmes, ville industrielle de la province de Buenos Aires, fonde en 2003 « Eloisa Cartonera », la première maison d'édition *cartonera* d'Amérique Latine. Dans le conte intitulé *L'Homme au Casque Vert* (de titre original: *El Hombre del Casco Azul*), le personnage principal, Vega, raconte une journée type de sa vie de magasinier précaire, qui, en selle sur son vélo, parcourt les rues de la ville de Buenos Aires, allant d'un supermarché Coto à l'autre afin d'y installer en un temps record, les marchandises sur leurs gondoles. Vega invite ses lecteurs à se coller, comme s'ils étaient des autocollants, sur le casque Bleu de son uniforme de travail, afin de pouvoir le suivre à travers les folles aventures de son quotidien dans le Buenos Aires contemporain.

Salut, mes chéris. Bienvenue à une matinée de ma vie. Aujourd'hui nous voyagerons avec l'Homme au casque bleu, et cet homme là, c'est moi. Et celui-là, c'est mon vélo, un cruiser noir que j'ai acheté au Coto pour 30 pesos et qui connaît tous les lieux de stationnement du monde. Un jour, nous lui dédions un reportage, mais il ne dit rien tant qu'il n'a pas les roues bien gonflées. Il est super et il a un frein à contre-pédale ! Il est fait du même bois que nous, toujours à contre-pédale, comme nos vies : contre tous et surtout contre nous-mêmes.

5h00 du matin, été, j'enfile mon maillot de magasinier, et dans mon sac, je mets mon plastron vert, je vérifie qu'il y ait la lettre de créance, les autres documents, et le carnet de santé, sinon, ils ne te laissent entrer travailler dans aucun Coto.

Bon, allons-y. Suivez-moi, je ne vais pas vous voler. J'ai toujours voulu demander cela à mes lecteurs : comment vous sentez-vous de l'autre côté de la page ? racontez-moi un peu, comment vous dessinez dans vos têtes les images des histoires de ma vie ! Qu'est ce que j'aimerais être dans vos têtes pendant que vous enregistrez dans votre matière grise les choses que je vous raconte ! C'est comme si je rentrais dans vos têtes, et que tout d'un coup vous entriez vous aussi dans ma vie. La lecture est un voyage de complicité, cette page est la naissance d'une fraternité entre vous et moi, et avec eux, et, espérons, avec le monde entier ! J'accepte de prendre le rôle de ce côté de l'action et je vous conte comme je peux, comme ça me vient, et incluant toutes les bêtises surtout.

Nous sortons dans la rue avec mon vélo et nous nous dirigeons vers le premier COTO dont il faut s'occuper. Imaginez-vous que vous êtes de petites poupées qui se collent à mon casque bleu. Il faut imaginer quelque chose comme cela, parce que l'on ne peut pas tous tenir sur le vélo. Ou, vous savez quoi ? C'est encore mieux si vous vous imaginez que vous êtes les autocollants que je colle toujours à mon casque bleu. Un jour, quand j'arrêterai ce métier et que je pourrai faire autre chose de mieux, (parfois je pense qu'il n'y a rien de mieux), Enfin ! ce jour-là, je mettrai mon casque bleu de magasinier dans les mains de tous mes amis. Juste pour que tout le monde puisse se sentir magasinier une fois dans sa vie.



5h30, aujourd'hui vous êtes les meilleurs magasiniers du monde parce que vous êtes avec moi, un magasinier avec de l'humanité, de l'amour et de la bonne énergie, qui est ce qu'il manque au monde. Allons-y les gars ! je pédale, mon cœur s'accélère et depuis *Mitre* j'arrive déjà à *Once*. Soudain, hop ! nous nous retrouvons sous les lumières de la *Plaza Once* que l'on traverse à vélo en deux secondes. Plus lentement ? Vous voulez contempler les paysages. D'accord, eux, ce sont les danseurs de cumbia, ivres, du *Latino Once*, et ce verre géant avec de la bière qui coule, c'est la grande affiche de la *Chevecha*. Autour d'elle, il y a des motels, des motels et encore des motels. La rue *Ecuador*, c'est la rue des Motels, comme la rue *Rojas* ou la rue *Yerbal en Flores*.

Nous arrivons enfin au COTO depuis la plage de stationnements. Respirez l'air pur du matin ; regardez d'ici, pendant que je mets le cadenas à mon vélo, les gondoles gigantesques, quelles bêtes, quelles machines de la perfection humaine. La Gondole. Elle nous donne un lieu d'appartenance. Les Gondoles, il en existe de toutes les tailles avec toutes les choses qu'on peut s'imaginer et que vous n'avez jamais vu, comme, par exemple, ces nouveaux petits canards d'eau, qui viennent avec, comme cadeaux, les piles « everedy » en promotion. Souvent, les promotions sont mieux que les produits eux-mêmes. Gondoles, gondoles, gondoles... regardez les, mes filles, mes sœurs et mes cousines, comme j'aimerais être un robot de bite en fer pour me les embobiner toutes, parce que c'est ce qui leur manque pour être encore mieux que la meilleure Vedette...

Une fois avoir passé le control de police, carte d'identité, carnet de santé, la tête bien rasée, nous nous dirigeons au dépôt pour charger un palet de marchandises destinées aux gondoles. Quel sal boulot ! Ne jamais descendre au dépôt avant de regarder la gondole. D'abord, il faut examiner la gondole pour savoir ce qui lui manque. Mais moi je suis Gardel au casque vert, je suis l'Homme au Ballon de La Mancha du Plastron Vert. Ici, je sais tout, même les choses que les gens sortent des gondoles, je les sais.

Nous ne descendons pas plus loin qu'au dépôt les gars, vous êtes entre les mains d'un expert!

Le magasinier interne qui se prend pour le chef, qui balance tout au responsable (il y en a toujours un par gondole, dans tous les supermarchés).

— Vega, que fais tu à parler à ton casque ? Es-tu fou ?

— Ne me prends pas la tête, ne commence pas à parler pour ne rien dire, je suis juste entrain de lui donner des instructions. (Dans ces cas là, être violent et tenir tête est fondamental à la survie.)

— Des instructions à qui, crétin ?

— A ta bouffonne de mère, connard, qu'est-ce que tu en as à foutre. Je ne vais pas, en plus, perdre mon temps à donner des explications à n'importe qui. Comment pourrait-il comprendre que je parle à mes chers lecteurs qui sont dans mon casque ?



Nous chargeons les diverses marchandises de la gondole, nous nous remplissons un sprite avec de l'eau pour nous faciliter la tâche et nous soulevons le palet jusqu'aux mains, ce que vous pourriez faire, ce serait de me pousser un peu le palet pour qu'il ne soit pas si lourd. Tant que vous y êtes.

5h45. Au boulot, les minutes valent de l'or et filent comme des rayons. Nous n'avons pas plus de 45 minutes pour laisser la gondole impeccable et filer jusqu'au prochain Super. Tout d'abord, il faut appuyer le palet près de la gondole, et le chariot élévateur, nous le bloquons en dessous du palet pour que personne ne se fasse mal. Nous descendons la marchandise par terre et en face nous mettons les produits qu'il restait sur la Gondole ; derrière nous mettons les produits neufs pour que puissent apparaître les plus vieux en premier. Nous mettons bien les prix, les cartons d'offre, les promotions spéciales 2x1. Si pour quelque raison, il manque un produit, nous le notons et à la place, nous le remplaçons par d'autres produits. Il ne faut jamais laisser un trou vide dans la gondole, pour rien au monde ! La gondole doit toujours être pleine de produits, propre, et les prix biens inscrits. Il faut faire attention à ne pas mettre de produits périmés ou un paquet abimé, ça arrive beaucoup avec le riz, les lentilles et les pâtes. Nous mettons les caisses vides sur le palet et nous les envoyons au compacteur de cartons ; s'il y a de la cellophane, il faut la séparer et l'envoyer au compacteur de cellophane.

Le chariot, nous le laissons à l'endroit où « se reposent les chariots ». Je vais vous dire une chose : Le chariot est le bien le plus précieux d'un supermarché, sans lui nous ne pouvons faire rien de rien. Nous nous échappons pour l'autre super, non !, avant il faut contrôler une dernière fois qu'il ne manque aucun prix, s'il en manque un, nous le mettons. S'il manque un produit nous le notons et nous prévenons le responsable, n'y allez jamais vous-mêmes sinon ils vous attrapent au vol pour vous charger de n'importe quelle autre gondole.

Échappons-nous !

Vega, Veguita, viens ici, trésor.

Merde, le responsable m'a vu, je fais comme si je n'avais rien entendu et je m'échappe avant qu'il ne m'envoie faire autre chose. Il me verra demain. Aujourd'hui j'ai de la visite, *che*. Il faut toujours sortir en courant, s'échapper des Cotos, par ce que sinon tu ne t'en sors jamais.

Attendez que je détache le vélo, et nous partons pour le prochain, le Coto Boedo. Jusqu'ici, on est bien, il est 6h35. Nous prenons par la Rivadavia jusqu'à Castro Barros. Adieu ma Chevecha chérie, et les motels de l'Once, vos lumières illuminent ma joie. Nous descendons par Castro Barros où se trouve l'autre Coto dont je vous parlerai... Trois coups sec de pédale et Castro devient Boedo et nous sommes déjà aux Etats-Unis. Coto Boedo. Entrons pour voir ce qu'il s'y passe. D'abord, je vous préviens qu'ici il faut être vif, et mettre en place rapidement les produits, pour qu'ainsi nous puissions avoir le temps de monter prendre le petit déjeuner, tranquilles.

Vous êtes biens dans mon casque ? Nous courrons jusqu'au dépôt, nous chargeons un palet énorme et nous le mettons sur la gondole. Elle est détruite. Ça



va nous prendre quelques heures au minimum pour la remettre en place. Je sors l'animal qui est à l'intérieur et je lui fais de tout, j'ouvre des caisses et des caisses, j'envoie des paquets et des paquets, je nettoie les étagères ; aidez-moi, lecteurs ! pour que nous puissions aller déjeuner en haut, tranquilles... Bim, bam, boum, les jeux sont faits, la gondole est pleine comme une oie, remplie de marchandises jusqu'au cou.

Nous avons 15 minutes, montons à la cantine et prenons quelque chose de rapide pour le petit-déjeuner.

Prenez ce que vous voulez, lait, chocolat, mate cuit, café, café au lait, té au lait. Celle-là, c'est la meilleure partie du COTO ! Croissants, flans, beurre, *mendicrim*. Glou, glou, glou, réservez vous si vous en avez envie. Vous, chers lecteurs, vous avez plus faim encore que Robinson Crusoé.

10h du matin. Nous avons du retard, il nous en reste encore un, le plus grand. Coto Honduras de Palermo. Allons-y, descendons par la rue Maza qui se transforme en Salguero, puis à partir de là jusqu'à Honduras, c'est toujours tout droit. Le café au lait fait des tours dans l'estomac. Tout va bien dans le casque bleu ? Vous vous êtes rendu compte que je n'ai pas même enlevé ce casque bleu pour manger, c'est que s'ils te voient sans, ils peuvent te virer, c'est le règlement municipal. Nous pédalons et enfin nous entrons à Palermo Carriego.

Salut le Palermo chic, salut Hollywood ! Avant d'entrer je vous préviens : ici, avec des pieds de plomb et sans rien dire, ce sont tous des flics, et ils contrôlent au maximum.

Ici, avant d'aller au magasin, il faut contrôler les gondoles par ci, par là, parce qu'on ne sait jamais ce qu'il peut manquer. Entrer et passer dans les allées, c'est toujours compliqué parce que dans le supermarché, ils peuvent tous te voir, et ils viennent vers toi te demander de porter d'autres choses. Les trucs qu'ils ne veulent pas apporter eux-mêmes au dépôt pour ne pas avoir à descendre, parce qu'ils sont flemmards ! Ici, nous avons les caissières les plus fortes de la planète. Tu reste béat en les voyant ou bien en regardant les clientes qui arrivent en mini short et t-shirt moulant comme si elles arrivaient de la plage ou qu'elles étaient à Mar de La Plata. Les putes ! Elles viennent juste de bronzer tranquilles sur les terrasses de leurs grandes maisons.

A 10h30 du matin, toutes ces folles qui bronzent et qui viennent acheter leur Gatorade ou leur eau minérale. Quelles putes ! J'espère bien que le soleil les tuera !

— Baggio ! (C'est nous, ils t'appellent à propos de la marque de laquelle t'es entrain de t'occuper) qu'est-ce que tu fous à parler tout seul, petit con. Viens ici tout de suite !

C'est le chef de secteur. Il en à mare de virer les employés précaires et moi, il m'a à l'œil. Mais moi, je suis Gardel au Casque Bleu. Moi, je sais tout. J'ai travaillé pour le néolibéralisme argentin, dans les années 90, au Carrefoure, ne l'oubliez pas ; j'ai travaillé pour le *menemismo*, pour le *dualdhisimo*, j'ai vécu, j'ai baisé, j'ai dansé la cumbia, j'ai installé les étagères, j'ai mangé, pour le néolibéralisme



jusqu'à ce qu'ils me virent du Carrefour parce que je ne me rasais pas et aujourd'hui je bosse comme un précaire pour la marque Baggio. Un pauvre chef n'a rien à m'apprendre. Un chef de Salta, de Jujuy ou un du Paraguay ne peut m'apprendre ni la couleur de la Puna, parce que moi j'ai morflé et je me suis bougé pendant la décennie tragique quand beaucoup d'entre vous portait encore des couches.

— Que se passe-t-il, chef ? De quoi avez vous besoin ?

— Amènes moi 50 sacs de farine et empiles-les bien parce que leur offre sort ce soir.

— Oui Monsieur.

Je leur dis 'oui' à tous, c'est fondamental, le plus important dans la vie c'est de dire oui à tout. La seule chose qui en vaut la peine c'est de dire 'oui', 'oui Monsieur'. Pourtant dès qu'il se retourne, je signe déjà ma démission du supermarché.

14h00 pile. C'est partie les gars, celui-ci c'est le géant Supermarché argentin, n'oubliez pas de vérifier les prix, qu'il ne manque aucun produit et encore moins une offre, soyez attentifs aux produits périmés et les étagères toujours impeccables, comme des miroirs. Et voilà ! Continuez votre vie ! Merci d'être venus.

Vega !